

Une Bouteille à la mer

Analyse de Julien Marsa

(réalisateur, enseignant, rédacteur, formateur et intervenant en éducation à l'image)

Afin d'aborder correctement le film de Thierry Binisti, il semble nécessaire de resituer, en classe, quels sont les fondements de ce conflit israélo-palestinien, mais aussi dans quelle chronologie le récit se place. Le film se déroule peu après que le Hamas, mouvement politique et armé hostile à Israël, ait remporté les élections législatives en Palestine (2006). De même, en cours de récit, l'opération « Plomb durci » est déclenchée par les israéliens, suite aux attentats perpétrés sur le sol israélien évoqués dans le film et aux tirs de roquette du Hamas depuis la bande de Gaza. C'est une opération militaire israélienne dans la bande de Gaza qui débuta le 27 décembre 2008 par des raids et bombardements aériens suivis par une offensive terrestre lancée le 3 janvier 2009. Le conflit durera jusqu'au 18 janvier.

Du conflit à l'intime

Une Bouteille à la mer navigue entre cette marche de l'Histoire (le conflit et l'influence très concrète qu'il a sur le quotidien des personnages) et une sphère de l'intime, qui se matérialisera à travers la correspondance entre Tal et Naïm. Ces deux dimensions cohabitent dès les premières minutes du film, avec ce générique où l'on entend les conversations d'un café à Jérusalem, qui seront bien vite recouvertes par le vacarme d'une explosion. Tout ce fracas va faire irruption dans l'intimité d'une chambre, celle de Tal, qui vient boucher son oreille de sa main et faire cesser cet intolérable bruit. Par ce geste, Tal est symboliquement présentée comme le personnage qui ne se résout pas à se laisser polluer, infiltrer par la violence. Elle est au contraire celle qui veut aller à l'encontre de cet enchaînement d'événements funestes en amorçant un échange avec le « camp ennemi ».

Cette main tendue vers l'autre est immédiatement rendue concrète dans la séquence suivante, où la bouteille contenant la lettre est jetée à la mer. L'image romantique de la bouteille à la mer renvoie de fait à toute l'intimité contenue dans cet écrin, qui ici va devoir franchir plusieurs barrières. Il y a celle de la frontière, figure omniprésente dans le film, symbolisée par les barbelés et la mer, l'idée étant ici de faire ressentir au spectateur que les barrières sont nombreuses entre les deux camps, et qu'une possibilité de communication, voire même de rencontre, est extrêmement mince. Dans l'eau, la bouteille est le symbole de ce mince espoir de communication, menacé d'être englouti à tout moment par les vagues et les flots, que l'on pourrait voir comme une représentation des tumultes de l'Histoire.

Faire exister deux points de vue

Le film de Thierry Binisti pose une vraie question de cinéma, redoublée par un enjeu politique : comment faire exister deux points de vue, leur accorder la même importance et montrer comment ils s'influencent l'un l'autre ? C'est effectivement un véritable enjeu de représentation, afin de mettre en scène les deux faces d'un même conflit, dépasser les clivages et offrir la possibilité d'un partage.

Un extrait situé dans le premier tiers du film permet d'explorer ces questions, avec une suite de séquences démarrant par deux fêtes, l'une sur un toit et entre copains côté palestinien, l'autre étant la fête de Souccot (ou dite « des cabanes ») côté israélien. Binisti joue d'emblée le jeu des

correspondances, puisque la première se termine par des bombardements israéliens et un appel à Dieu pour les détruire, alors que la seconde reste sous le signe de la protection de la cabane, et se termine avec la lecture d'un texte sacré et des embrassades. Bien que la conclusion de ces deux séquences similaires soit différente, elles symbolisent toutes les deux la condition précaire des deux peuples : les uns sont menacés par l'arbitraire des bombardements israéliens, pendant que les seconds se réfugient sous des cabanes, symbole de protection, et par conséquent implique qu'ils vivent toujours, des siècles après l'Exode, dans la crainte d'une menace d'agression.

La suite déroule un début d'échange épistolaire, qui se caractérise par une certaine animosité entre Tal et Naïm et met en scène l'impossibilité pour chacun des deux personnages de se projeter dans la situation quotidienne de l'autre et d'aller à sa découverte. Cette idée est symbolisée par le fait que la caméra reste fixée sur l'écran d'ordinateur et sur le visage impassible de Tal, comme une impossibilité pour elle de réussir à voir plus loin que ce qui lui est proposé dans ce mail. Le même procédé sera ensuite appliqué pour Naïm.

Mais le déclic va pourtant venir de son côté, lorsqu'il préfère retourner à sa boîte mail afin de poursuivre cet échange plutôt que de rester inactif, assis sur un rebord de béton avec ses copains. Ici, la voix de Tal surgit sur un plan représentant le visage de Naïm : son et image de deux géographies différentes se superposent, c'est le début d'un véritable dialogue, où elle parle de choses personnelles, de son frère qui est soldat, elle offre quelque chose en partage, comme une main tendue, et s'intéresse à qui est Naïm. Cette voix off continue à se superposer à des images de Naïm dans le camion, comme si ce message le poursuivait, accaparait ses pensées, l'accompagnait dans son quotidien comme une sorte d'ami invisible, et l'incitait à réfléchir à ces paroles.

La réponse de Naïm se superpose à des images des quartiers et routes précaires de Palestine. Il reste enfermé dans ce quotidien mais il l'offre lui aussi en partage à Tal, comme si ces images permettaient à la jeune femme de mieux se figurer ce qui se vit du côté palestinien. Il partage les rêves et les craintes des palestiniens, ce qui est déjà une forme d'ouverture à l'autre, même s'il reste dans une logique d'affrontement (« 2 à 1 pour moi »).

La voix de Tal fait lien entre l'image du camion et la sienne assise à pianoter sur son ordinateur. Elle fait part de sa compréhension et poursuit le dialogue dans une logique de partage, avec ses propres craintes d'attentats. Cette fois, c'est la voix de Naïm qui vient s'inscrire dans le quotidien de Tal, avec un questionnement qui provoque lui aussi une phase de réflexion chez la jeune femme. L'échange n'est pas facile mais elle le poursuit, avec l'idée que les torts sont partagés, comme une main tendue afin de les mettre sur un pied d'égalité qui soit une bonne base de dialogue : le partage des responsabilités.

Entre fiction et documentaire

Il peut être intéressant, afin de poursuivre la réflexion autour du conflit israélo-palestinien et de la façon dont il est vécu sur place, de comparer comment fiction et documentaire s'emparent du sujet. Bien qu'assez courte, une des séquences emblématique d'*Une Bouteille à la mer* se déroule dans les ruines de la forteresse de Massada. Érigée entre l'an 37 et 15 avant J.-C par Hérode le Grand, ancien roi de Judée, comme refuge contre d'éventuelles révoltes intérieures et menaces d'invasion égyptienne, elle fut le théâtre d'un siège par les romains en 72-73 après J.-C. L'histoire raconte que lorsque les légionnaires finirent par pénétrer dans la forteresse, ils découvrirent que les défenseurs avaient mis le feu à tous les bâtiments, à l'exception des entrepôts de nourriture et qu'ils s'étaient suicidés plutôt que de risquer une capture ou une défaite certaine. Les entrepôts auraient été préservés pour montrer que les défenseurs avaient gardé la capacité de vivre et de choisir l'heure de leur mort. Un récit à prendre avec des pincettes car tous les historiens ne sont pas d'accord sur le sujet. Toujours est-il que c'est le récit dont ont choisi de s'emparer les israéliens qui visitent ce lieu.

Dans le film de Thierry Binisti, un des personnages fait le parallèle entre le suicide des habitants de la forteresse et les kamikazes palestiniens. Il y a également l'idée qu'il faut monter à pied en haut de la forteresse, afin d'éprouver ce qu'ont vécu leurs ancêtres.

Un documentariste israélien qui se nomme Avi Mograbi, et est connu pour son engagement en faveur de la reconnaissance de l'État palestinien et contre les territoires colonisés par Israël, en livre une vision complémentaire dans un de ses films, *Pour un seul de mes deux yeux* (2005). Il y suit lui aussi un groupe de jeunes gens en visite à Massada, à qui l'on demande de fermer les yeux et d'imaginer ce qu'ils entendraient s'ils avaient été à la place des assiégés. Il s'agit ici aussi de se mettre dans la peau de ses ancêtres, d'éprouver ce qu'ils ont pu vivre. Mais plus encore, on leur demande d'entendre ce qui ne peut plus être entendu au présent (le siège est terminé depuis plusieurs siècles), au service d'un récit transmis de génération en génération, comme métaphore de résistance à l'envahisseur et de l'isolement du pays dans cette région. Le film laisse alors à voir, en une séquence assez simple mais très évocatrice, la façon dont on façonne les esprits dans une logique de mythe national et de conflit, permettant ainsi d'enrichir la réflexion sur les causes qui alimentent cet affrontement entre deux pays.